

BÉNÉDICTE  
ROUSSEAU

ROMAN

# L'HEURE BLEUE



S/P

Bénédicte Rousseau

# L'HEURE BLEUE

© Bénédicte Rousseau, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3597-3

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À maman*

L'herbe est douce. Fraîche. C'est humide.

Mon ventre est chaud. C'est le soleil.

J'ai les yeux fermés. Maintenant, le soleil envoie une lumière orange sous mes paupières. Il y a quelques secondes, les couleurs changeaient, pleines de petits points qui s'agitaient. C'est l'éblouissement, ça. C'est quand t'as trop fixé le soleil, quand tu fermes les yeux, pendant un moment, ça bouge sous tes paupières, ça change de couleur et de forme. Mais maintenant, c'est fixe. Ça bouge plus. C'est orange. Orange vif.

Tiens, si j'ouvrais les yeux maintenant, je saurais ce qui court sur mon bras. C'est un insecte. Je sens ses pattes. Il est pas très lourd. Mais pas tout petit non plus. Au moins la taille de mon pouce. Peut-être plus. Peut-être moins. Pas facile à savoir. Comment je peux reconnaître des pattes d'autres pattes ? Et si je fais très attention ? Peut-être que j'arriverai à savoir s'il a des antennes ou des cornes ? Non, j'y arrive pas. Il faudra que j'ouvre les yeux. Tout à l'heure. Pas tout de suite.

J'attends, un peu, beaucoup, passionnément, jusqu'à ce que ma curiosité, elle soit plus grande que ma raison. Non : ma volonté. Je me demande si c'est la même chose, la raison et la volonté... Le maître, il en a pas parlé, de ça. Il a pas dit pourquoi on décide ce qu'on décide. Pourquoi on fait ce qu'on fait. Moi, j'aimerais faire ce que je veux. Mais on me dit que ce que je veux, c'est pas raisonnable. Donc, raison et volonté, c'est pas pareil.

En même temps, qu'est-ce qu'une petite effrontée et prétentieuse comme moi pense qu'elle peut décider ? L'abbé l'a dit l'autre jour à maman qui était pas contente à cause de mon effronterie – c'est le mot qu'ils ont utilisé, effronterie. Depuis quand les enfants décident et font ce qu'ils veulent ? ! N'est-ce pas Marie ? Allez, toute cette prétention et cette effronterie vont passer. Mais il ne faut pas lui céder, d'accord ? Il faut que tu sois ferme, Marie. Maman a fait oui de la tête. Sans dire un mot. Elle dit pas grand-chose, maman. Sauf quand elle crie. Ou quand elle interdit. « Non », c'est plus facile à dire que « oui ». Satanée diphtongue.

Diphtongue. Ce mot-là, je l'ai appris y'a pas longtemps. Je l'aime bien. C'est le maître qui me l'a appris. Il connaît plein de mots, le maître. Tout le monde le connaît pas au village, ce mot. Moi, je le connais, maintenant. Diphtongue... C'est un beau mot. Diphtongue. Il enfle sur ta lèvre du bas avant de pousser ta langue contre les dents du haut. Et de chatouiller ton palais. Comme un insecte.

Même si le maître nous a aussi dit qu'aujourd'hui, en français, y'a plus de diphtongues. Disparues. Pas facile de survivre. Même pour le français ancien. Même pour les diphtongues. Rien n'est à l'abri. C'est la guerre, en même temps.

Pourtant, les amies d'enfance de maman, elles, elles utilisent une diphtongue. Même si elles le savent pas. Même si elles l'ont inventée. Mais ça non plus, elles le savent pas. Normal, elles savent pas ce que c'est, une diphtongue. Donc elles peuvent pas l'inventer. Exprès, en tout cas. Elles l'ont inventée par hasard. Est-ce que ça veut dire que le hasard, c'est plus fort que la volonté ? Je suis pas sûre. Je demanderai au maître à la rentrée. Il doit s'y connaître en volonté et en hasard. C'est pas religieux, ça.

Il va falloir attendre. Encore. Encore.

Les amies de maman, quand elles chuchotent sur les marches de l'église, je devine qu'elles disent leur diphtongue. Comment je sais ? Parce qu'elles hochent la tête, de bas en haut. Ensemble. Et aussi parce qu'elles lèvent leurs yeux vers Le Très-Haut, comme elles l'appellent. En soupirant. Et là, elles secouent leur tête sur les côtés. De droite à gauche. Moi, je crois qu'elles cherchent Sa miséricorde, c'est le mot qu'il utilise souvent le curé, quand il parle de Dieu. Elles veulent se faire pardonner. Leur langue de vipère. Pourtant, elles devraient savoir que Dieu entend tout et voit tout. Pas la peine de chuchoter ! Oui, je sais, elles chuchotent surtout pour que nous, les gens du village, on les entende pas. Mais nous, on voit bien ce qu'elles disent. Leurs grimaces. Leurs haussements d'épaules. Leurs signes de croix contre le Vilain. Leurs mains qui prient. Leur dos raide. Ça raidit, le mépris. Pas besoin d'entendre leur voix. Leur corps a tout dit.

Le Vilain, c'est l'autre nom du Diable. Il en a plusieurs, des noms, le Diable. Pratique. Mais ce mot-là, Diable, il faut pas le dire. Trop dangereux. Ça pourrait t'attirer des ennuis. Comme Lucifer. Ça siffle la menace et le feu de l'enfer ! Le Vilain, c'est moins risqué. Moi, je me demande, si le diable est vilain, est-ce que ça veut dire que Dieu est beau ? Quand j'ai posé la question à l'abbé, il m'a dit qu'on n'a pas d'images de Dieu. Donc moi j'ai dit, mais alors les peintures de Dieu dans l'église, c'est des inventions ? Ce n'est pas aussi simple, Jeanne. Mais oui, bien sûr, Dieu est beau. Puisqu'Il est bon. L'abbé, il dit que puisque Dieu est bon, Il est beau. Du coup, j'y comprends plus rien. Rachel, la fille de l'épicier, elle est très belle. Tout le monde au village est d'accord. Tous les garçons se battent le soir de la fête pour danser avec elle. Elle est tellement belle ! Mais c'est une peste. Elle est méchante. Elle ment. Ça, je le sais, car elle a déjà dit des mensonges sur moi. Je m'en souviens très bien. Elle est belle, peut-être. Sauf

quand sa bouche se tord. Juste avant de lâcher un mot très laid. C'est moche. Rachel, elle lâche des injures. Comme des bombes. Ça blesse. Fort. Sa bouche, elle devient comme son insulte. Moche aussi. Les grands, ils disent que si tu fais la grimace et que le vent souffle sur ta bouche, c'est fini ! Une grimace collée sur ton visage pour toujours. Attention aux coups de vent, la peste ! Sinon, tout le monde va savoir qui tu es. Les moqueries de Rachel, elles sont pleines de fiel. Un mot dans mon carnet, fiel. Pour pas oublier. Parce que le fiel, au début, tu crois que c'est comme du miel. C'est doré, ça coule tout seul, ça dégouline. Et après, ça s'infiltre, ça colle, ça part plus. C'est du poison. Ça soulage pas, pas comme le miel. Ça met le feu à ta tête et à ton cœur. Ça brûle tout sur son passage, le fiel. Comme elle est très belle, Rachel, on l'a crue. C'est pas juste ! Mais parce qu'elle est belle et que les adultes la croient, ça veut pas dire qu'elle est bonne, non ? Alors, pourquoi ça marche pour Dieu ?

Remarque, il faut bien qu'il y ait une différence entre les hommes et Dieu. Sinon, ça serait pareil. Et ça voudrait dire qu'on a pas besoin de Dieu. Ou des hommes. Il faudra que j'en parle à l'abbé. Ou au maître. Au maître, c'est mieux. Lui, il prend plus de temps pour m'expliquer. Il aime bien mes questions, le maître. Il sourit quand je vais le voir à la récréation ou après la classe. Il sait que j'ai une question. Il est gentil. Il me regarde. Il lève d'un coup sec son menton. Il y a de la lumière, dans son bouc. Au travers. Comme s'il y avait un petit soleil qui brillait à l'intérieur de lui.

J'aimerais bien un petit soleil, moi aussi. De temps en temps.

Son bouc, il est roux, duveteux, non, touffu. Une touffe de poils. Roux. Un désordre pas possible sur son menton. Son menton, il le caresse souvent, avec son index et son pouce. Alors, Jeanne, quelle est ta question aujourd'hui ? Qu'est-ce qui te taraude ? J'aime bien ce mot, tarauder. Tarauder, c'est le doute qu'arrête pas de rôder en toi. Qui fait les cent pas dans ta tête. C'est la curiosité qui te titille le cerveau. Qui t'agace la patience. Et c'est vrai que j'en ai plein, moi, des questions qui me taraudent. Le maître, lui, il me dit pas : Jeanne, arrête avec tes questions ! Comme elle me dit, maman. Il dit pas que je le fatigue avec toutes mes questions. Non. Il sourit. Il s'assied. Il pince un peu ses lèvres. Ou il les mordille. Il fronce ses sourcils. Roux, eux aussi. Ça, c'est surtout quand j'ai posé une question vraiment difficile. Et il répond. Il connaît toujours la réponse. Mais est-ce qu'il s'y connaît en Dieu ? Au village, les hommes disent que c'est un bouffeur de curés. Pas sûr qu'il s'y connaisse en Dieu, du coup. Ou au contraire, justement. J'essaierai.

Dieu entend tout et voit tout ! Boudi<sup>1\*</sup> ! Elles me le répètent tout le temps,

maman et ses amies, sur tous les tons, surtout le ton de la menace, en vrai. Le doigt de Dieu enfilé à l'intérieur de leur index. Je crois qu'elles cherchent à me faire peur. Mais moi, j'ai pas peur. Bon un peu, c'est vrai. Mais pas trop. Quand j'entends leurs sermons. Eh ! C'est fini la messe, les amies de maman ! Et leurs soupirs. Le soupir de celles qui savent. Comment, tu ne sais pas ça ? Le soupir des pieuses. Comment, tu ne fais pas tes prières chaque soir, petite mécréante ? J'entends ce « oh-oui » qu'elles soupirent. En chœur. Une vraie communion ! Lèvres pincées. Bouche à l'envers. Un « oh-oui » de dégoût. Comment, tu ne vis pas comme nous ? Ça rapproche, les reproches. La condamnation des saintes au nom de Dieu, bien sûr ! Au nom de Dieu, ah ! Donc tout va bien, alors.

Bref, ce « oh-oui », c'est une diphtongue. Jamais tout seul, le « oui », « oh » toujours devant ! Elles inspirent sur le « oh ». L'air entre dans leur gorge. Ça fait du bruit. Il a même pas le temps d'arriver dans leurs poumons. Tout de suite, elles expirent le « oui ». Leur oui-on-se-comprend. Rien à ajouter. Ça suffit. « Oh » et « oui » sont tellement collés l'un à l'autre qu'ils font un seul mot. Y a que l'intonation qui change. Qu'est pas la même pour « oh » et « oui ». C'est à ça qu'on en reconnaît une. Une diphtongue, je vous dis !

Je sens toujours le chatouillis sur mon bras. C'est léger et un peu lourd à la fois. Qu'est-ce que ça peut-être ? C'est un petit peu désagréable. Et agréable aussi. Étrange. Comme un petit frisottis qui marche lentement sur ma peau chaude. Et qui s'arrête. Et qui repart. La promenade de l'insecte mystère. Je vais résister un peu. Encore un peu. Ne pas ouvrir les yeux. Pas encore. Je peux ? Tiens, je vais compter jusqu'à cent.

1, 2, 3... 47... 98, 99, 100 !

J'attends encore. Pour la gloire. *À vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.* La phrase préférée de papa. Le maître m'a dit qu'elle était pas de lui. Elle est d'un écrivain connu, Racine, je crois. Ou alors, c'est l'autre. Celui qui a un nom d'oiseau. Comment déjà... ? Corneille ! Moi, j'ai pas encore lu ses livres. Ni ceux de Racine, d'ailleurs. Le maître, il a dit que d'habitude, on lisait Corneille et Racine plus tard. Après le certificat d'études. Mais que si je voulais, il m'apporterait *Le Cid*. L'an prochain. Quand je serai au cours moyen deuxième année. Cette année, j'en ai reçu un, de livre. Un cadeau. Enfin, un prix, plutôt. Le premier. Les premiers, même. Au village, à l'école, on offre pas de livres. Surtout en ce moment. Alors, le maître, il a emballé un livre à lui dans un papier marron. Et sa femme, elle a ajouté un morceau de ruban. Pour la surprise. Pour faire joli. Enfin, quelque chose de gentil. Je l'ai gardé, le ruban de mon livre. Le soir, dans mon lit, je le caresse avant de m'endormir. C'est doux. Ça s'effiloche



au bout, à force. C'est un beau souvenir. Et les beaux souvenirs, c'est important de les chérir, elle me dit souvent, grand-mère. Alors moi, je la coucougne un peu, ma mémoire. Le soir.

Donc, le jour de la remise des prix, c'est moi qui ai eu le premier prix de littérature. Et de composition française, aussi. C'était l'avant-dernier jour de classe. Les gens du village, enfin, ceux qui pouvaient, ils étaient dans la cour de l'école. Les mères, les mamies et les papis de tous les enfants. Maman, elle, elle est pas venue. Elle avait du travail au jardin, elle a dit. Mais grand-mère et papa sont venus, eux. Papa, il a été dispensé de guerre, cette fois. Comme à l'école. Quand le maître nous dispense de rangement de la classe. Ceux qui ont balayé la neige sont dispensés de ranger, aujourd'hui. En même temps, la dernière fois qu'il s'est battu, il a perdu son genou droit. Y'a de quoi être énervé. Si c'était moi, je serais énervée. Il l'est. Pas toujours. Grand-mère, elle dit que c'est parce qu'il croit. Et que sa croyance à lui, c'est pas Dieu. C'est plus Dieu. Ça s'appelle socialiste. Non. Radical-socialiste. Ou radiqué. Quelque chose comme ça. Je comprends pas. C'est un truc de grandes personnes, elle dit, grand-mère. Est-ce que ça veut dire que les enfants peuvent pas comprendre, les radiqués socialistes ? Mais si c'est une croyance, c'est comme à l'église. Et nous, les enfants, on y va, à l'église. Je comprends vraiment rien.

Donc, à l'école, on avait sorti les chaises de la salle de classe. Dans la cour. Il faisait drôlement chaud. Du coup, on a dû mettre des chaises sous le préau. À l'ombre. Sous le platane, au milieu de la cour. Grand-mère, elle avait son ombrelle. Papa, il serrait la main de tout le monde. Comme toujours. Papa, les gens du village l'aiment bien. Ils trouvent qu'il est intelligent. Et juste. Du coup, ils l'ont élu. C'est lui le maire. Je sais pas trop s'il est là pour moi ou pour ses amis. Tous ceux à qui il serre la main. Ah, tu es là, Jeanne ? Ben oui, je suis là ! C'est mon école ! On a toujours l'impression qu'il est un peu en campagne, papa. C'est l'expression de grand-mère, ça. Très amusante ! Être en campagne à la campagne... Et en ville ? On est en ville à la ville ? Il salue les hommes et les femmes du village. Il leur prend la main avec sa main droite. Il serre fort. En même temps, avec sa main gauche, il frappe sur le haut de leur dos. Ou il met sa main sur leur épaule. Ça fait chaud, la main de papa. C'est aussi à ça qu'on voit qu'il aime les gens, papa. Quand il les embrasse. Quand il plaisante avec eux. Quand il parle fort en roulant les « r ». Comme tout le monde au village. Sauf grand-mère. Pas de « r » roulés avec grand-mère. Quand il se met tout près d'eux, même s'ils ont transpiré dans les champs ou dans l'étable. Même s'il reste des petites rivières de sueur qui brillent dans leur cou. Même si les sillons qui

zigzaguent sur la paume de leurs mains sont pleins de terre noire. Comme leurs ongles. Papa, il donne sa main. Et ses bras.

Grand-mère, quand elle est arrivée à l'école avec son ombrelle, ses gants de filoselle et sa robe blanche immaculée, les gens, ils se sont un peu écartés. Pour pas toucher ses broderies. Et ses dentelles qui montent jusqu'à son cou. Sur son col, elle avait mis son camée en ivoire. Je l'aime bien, son camée. Des fois, dans la chambre de grand-mère, je le regarde. Ils l'ont laissée passer. Peut-être que les gens du village, ils ont peur de tacher grand-mère et sa robe ? Ou alors, peut-être que le blanc a besoin de place pour briller. Comme la lumière. Du blanc. Tout le temps du blanc. Pour les toilettes de grand-mère. Il fait beau, c'est blanc. Il pleut, ça reste blanc. Un vrai miracle ! En même temps, moi je sais comment elle fait grand-mère. Pour que ses robes restent blanches. Parce que l'autre fois, j'allais prendre mon bain. Dans la lessiveuse. Mais j'ai pas pu. Pas tout de suite, parce que dans la lessiveuse, il y avait du linge qui trempait, dans de l'eau. Et dans l'eau, il y avait de la cendre. Maman, elle a sorti le linge et elle l'a fait bouillir, avant d'aller le rincer à la rivière. C'est bizarre... Que le noir et le gris, ça fait devenir blanc. Non ? Y'a que ses bottines qui se crottent un peu. Et le bas de sa robe. Jamais de galoches, pour grand-mère, sauf quand il neige. Dans la cour, elle souriait. Elle tendait sa main décorée de soie. Aux femmes. Elle effleurait leur main. C'est comme la caresse d'une fleur, la main de grand-mère... Et en même temps, elle penchait un peu sa tête.

Le bonjour de grand-mère, il est discret et élégant. Faut dire qu'elle est un peu impressionnante, grand-mère. Même avec son sourire doux. Peut-être que ce sont ses airs de dame de la haute, sa distinction, comme dit l'abbé. Ou alors ses longs cheveux blancs. Elle les monte en chignon. Impeccable. Pas une mèche qui dépasse. Ou alors c'est son accent parisien. Ou le blanc. C'est tout grand-mère, ça. Ses robes sans tache. Ses mots savants. Rien qui accroche. Rien qui rappe. Tout qui brille. Sans forcer. La bonté et la gentillesse. Quand grand-mère te dit de faire quelque chose, elle crie pas. Jamais. Et tu le fais. Alors que quand maman et ses amies te grondent, t'as qu'une envie : faire le contraire. Mais souvent, tu fais quand même ce qu'elles disent. À cause de leur index. On sait jamais. Et du martinet.

Je crois que les gens du village l'aiment bien quand même, grand-mère. Même si elle est différente. Même si elle a des manières. Je me demande si ça lui manque, Paris. Moi, ce qui me fait rire, c'est quand je la vois lever ses sourcils. Quand papa serre toutes les mains. Les propres et les pas propres. C'est trop, pour grand-mère. Elle, quand on s'approche d'elle, elle fait un petit pas en